

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

- Coloured covers/
Couverture de couleur
- Covers damaged/
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la
distorsion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may appear
within the text. Whenever possible, these have
been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont
pas été filmées.
- Additional comments:
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages/
Pages de couleur
- Pages damaged/
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/
Pages détachées
- Showthrough/
Transparence
- Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression
- Continuous pagination/
Pagination continue
- Includes index(es)/
Comprend un (des) index
- Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:
- Title page of issue/
Page de titre de la livraison
- Caption of issue/
Titre de départ de la livraison
- Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
		✓			
12X	16X	20X	24X	28X	32X

LE COUVENT

Publication mensuelle à l'usage des jeunes filles.

14ème année. — No 5 — Janvier 1899.

ABONNEMENT : 25 centins par an. Les abonnements datent du 1er septembre.—S'adresser à F.-A. BAILLAIRGÉ, prêtre, curé, Rawdon, P. Q.

L'éducation et la politesse

Etre poli n'est pas chose commune.

Ce qui demande un sacrifice n'est jamais commun. car le sacrifice n'est point à la portée du vulgaire.

La politesse cependant découle naturellement de la bonne éducation, c'est-à-dire qu'elle est commune chez les gens bien élevés.

* * *

M. X. assistait à un banquet. M. B. et Mme B. surviennent. Ils reconnaissent M. X. le saluent, et s'asseyent à la même table. M. X. salue gracieusement, mais sans reconnaître les nouveaux venus, qui restent pour lui des étrangers.

On apporte divers mets, que l'on met devant M. X. Ce monsieur donne à chacun sa part et poursuit son office, veillant à ce que chacun ne manque de rien et donnant à chacun l'attention la plus délicate.

On en était au milieu des repas, lorsque M. X. fixant un peu Mme B. reconnaît en elle une ancienne connaissance et en M. B. son mari. Il s'excuse de son mieux protestant qu'il ne les avait pas reconnus.

“ Et vous êtes poli comme cela avec les gens que vous ne connaissez pas ! repliqua M. B.

M. X. parut surpris de la réflexion.

Ce M. X. est purement et simplement un homme *bien élevé*. Il est poli sans effort et sans qu'il y paraisse à ses propres yeux.

* * *

C'est chez la femme surtout que l'on s'attend à trouver la politesse.

Jeunes filles, les études spéciales vous apprendront les *usages*, elles ne vous rendront point polies. Abandonnez-vous à la main providentielle qui dirige vos pas, soit à la maison, soit à l'école. Ne mettez pas d'obstacle à la belle éducation que vos parents et vos maîtresses désirent implanter chez vous, et vous serez sûrement les *femmes polies* de l'avenir.

La neige

ÉLÉGIE

Les oiseaux du ciel, dans nos champs,
Ont jeté tant de plumes blanches
Que l'aubépine sur ses branches
A des bouquets comme au printemps.

Et les arbres, dont la verdure
Est tombée au souffle d'hiver,
Ont pris encore une parure
Au fin duvet perdu dans l'air.

Les toits sont blancs ; la colline
Est blanche aussi. Tous les sentiers
Sont couverts d'un tapis d'hermine.....
Oh ! j'y marcherais volontiers.

J'irais cueillir ces fleurs nouvelles
Pour me couronner comme un roi ;
Et je choisirais les plus belles
Ma petite maman !..... pour toi

Si tu voulais ! Mais, dans ma chambre
Tu me renfermes ce matin
Comme aux jours si noirs de décembre...
Quand les pauvres, sur le chemin,

Soufflent dans leurs doigts, quand la mère
Va mendier pour son enfant
Qui meurt de froid dans la chaumière.....
Oh ! laisse-moi courir, maman !

Je m'en irai jusqu'à l'église
Et, pour la Vierge, je mettrai
Un bouquet sur la marche grise.
A deux genoux je lui dirai :

“ Bonne Vierge je vous demande
Pour tous les jours ce beau tapis,
Pour tous les jours cette guirlande
Qui me vient droit du Paradis. ”

Mais, en pleurant, la pauvre mère
Répondit : — J'avais une fois
Un autre ange, “ le petit frère ”
Qui dort, là-bas, sous une croix.

Un jour la terre devint blanche,
L'arbustre se chargea de fleurs,
De ces fleurs pâles que la branche
Laisse tomber comme des pleurs.

Tous les sentiers de la colline
Se couvrirent de beaux tapis
Et, pour cueillir à l'aubépine
Les guirlandes du paradis,

L'enfant courut, fier, en cachette,
Dans la neige au contact glacé.
Quand il revint dans sa chambrette
Quand, dans mes bras il fut pressé,

Entre ses doigts, la fleur si belle,
N'était plus qu'une goutte d'eau !
Il pleura... la neige est cruelle !...
Tout grelottant dans son berceau,

Je le couchai l'âme navrée ;
Sous mes baisers il s'endormit...
Sa joue était décolorée...
Le lendemain on me le prit !

On l'étendit, douleur suprême,
Sous cette pierre que tu vois.....
Il ne peut plus dire : " Je t'aime ! "
Et je n'entendrai plus sa voix !

Cette parure si brillante
N'est qu'un linceul au froid mortel,
Ajouta la mère tremblante.
Et l'enfant, regardant le ciel,

Disait : " Ne tombez plus des ailes
Des cygnes au fin duvet blanc,
O plumes froides et cruelles,
Vous avez fait pleurer maman ! "

MARIE CASSAN.

Points d'histoire

L'ECLISE ANGLICANE, DIVISEE.

Certains ministres protestants — il y a déjà pas mal de temps — trouvant leurs églises trop froides, trop nues, trop mortes, y ont introduit des rites catholiques : des cierges, des croix, des statues de la sainte Vierge (Il y en a une dans le sanctuaire même de Saint-Paul de Londres), etc.

Ces RITUALISTES ont reçu des reproches isolés ; mais les évêques anglicans ont toléré jusqu'à ce jour.

Voici cependant que l'esprit de Cromwell ressuscite.
C'est toute une campagne qui s'organise contre les

ritualistes. “ Vous voulez être député, eh bien, promettez que vous soutiendrez l’église anglicane contre les ritualistes ”.

Il est donc vrai de dire que la division est au sein de l’église anglicane. Constatons le fait, pour le moment et contentons-nous de dire que l’Angleterre a, elle aussi, sa “ question religieuse ” question menaçante pour demain.

CHINIQUY.

L’apostat haineux, vagabond, et calomniateur, a cessé de vivre, à l’âge de 90 ans. Cette longue vie serait-elle la récompense ici-bas de ses prédications sur la tempérance, le seul bien public qu’il ait à son crédit. Son éloquence vive et émouvante a fait prendre la tempérance à plusieurs, mais ses succès n’ont fait qu’ajouter à sa vanité. La chute du reste datait déjà de quelque temps. Dieu lui a-t-il fait grâce ? Si grande est sa miséricorde ! Mais, cet homme, dont le nom reste souillé, n’a pas ménagé l’outrage à Marie, porte du ciel.

La CHINE et la VERITÉ RELIGIEUSE.

“ La vérité est — écrit un missionnaire, dans l’*Univers* — que la Chine prise en masse restera hostile à toute influence religieuse venue du dehors, tant qu’une force étrangère n’aura pas brisé l’orgueil intolérant de ses lettrés. ”

Soyez fidèles dans les petites choses, et les grandes ne seront jamais en souffrance.

LE MONDE DES NOUVELLES



Mgr Turinaz publie un excellent ouvrage " La vie chrétienne. "

L'agitation causée par l'affaire Dreyfus est le plus grand danger qui ait menacé la France, depuis la dernière commune.

Les Américains commencent à voir chaud, aux Philippines. Les négociations se poursuivent. Les habitants des Philippines veulent à tout prix leur indépendance.

M. Lockroi a confié les hautes fonctions de chef de l'état major général de la marine française, à l'amiral Cavellier de Cuverville. Retenez ce nom. L'amiral de Cuverville est un catholique ardent dont les aspirations religieuses n'ont d'égal que son amour pour la patrie française.

Au Transvaal (dépêche de Johannesburg, ça va mal entre Boers et Utlanders (les étrangers).

La tranquillité s'accroît à la Havane, mais le général cubain Maxime Gomez demande à l'armée cubaine de rester sous les armes.

L'Angleterre, la Russie, la France et les Etats-Unis font des préparatifs de guerre qui n'annoncent rien de bon.



Nos députés siègent à Québec. Demandons pour eux les lumières du Saint-Esprit.

Mgr l'archevêque de Montréal demande à la grande presse d'éviter les illustrations malsaines ou imprudentes.....

Il y a 3,377 milles de chemins de fer en opération dans notre province.

La nouvelle prison de Québec renferme 97 cellules pour les hommes et 41 pour les femmes !

On fonde à Montréal un refuge de nuit. Une certaine de personnes qui sont censées ne pas savoir où coucher vont, chaque soir, au Refuge.

La conférence qui a siégé à Québec et qui siège aujourd'hui à Washington vient de perdre l'un de ses membres les plus distingués. M. Dingley. Chef d'une politique républicaine et protectioniste, c'était le membre américain de la Conférence, le plus opposé à toute concession en faveur des Canadiens.

La dette de la confédération canadienne, qui était de 258 millions de piastres, en 1896, est aujourd'hui de 263 millions.

Froid terrible par tout le Canada, au commencement de janvier.

Grâce aux dons généreux d'un certain nombre, Mgr Bruchési a collecté \$56,000.00, pour l' " Œuvre de la Cathédrale ". Il faut \$200,000.00 ! Les lectrices du *Couvent* doivent prier saint Antoine, le saint aux ressources, pour que l'on arrive à la somme voulue. La dette de la cathédrale absorbe les ressources dont l'archevêque de Montréal a besoin pour faire honneur à sa position et aux besoins sans cesse croissants de son vaste diocèse.

Les intérêts matériels, beaucoup, et les tendances doctrinales, un peu, ou beaucoup, commencent à

accentuer les divisions chez nos politiciens. Ce ne sont pas ces divisions qui nous feront du bien. La grande chose à désirer pour nous, c'est un centre catholique. Sans cela, peu d'obstacle à l'esprit de parti et à tout autre esprit mauvais.

Certains canards, de sang juif ou maçonnique, tendent à faire croire que le Pape est riche. Ce n'est qu'un moyen détourné de diminuer les aumônes. Soyons généreux, et souscrivons largement au Denier de Saint-Pierre. Cette ressource qui va diminuant est nécessaire au Saint Père.



La vraie dévotion à la sainte Vierge

1er DEGRÉ

“ S'acquitter des devoirs du chrétien ;

Eviter le péché mortel ;

Agir plus par amour que par crainte ;

Prier de temps en temps la sainte Vierge et l'honorer comme la mère de Dieu, sans aucune dévotion spéciale envers elle.

2ème DEGRÉ

Eviter le péché ;

Avoir pour la sainte Vierge des sentiments plus parfaits d'estime, d'amour, de confiance, de vénération ;

Honorer ses images et ses autels ;

Publier ses louanges ;

S'enroler dans ses congrégations.

3ème DEGRÉ

Se donner tout entier en qualité d'esclave à
Jésus par Marie.

GRIGNON DE MONTFORT.

P. S. *La Réd.* Nous reviendrons sur ce
3ème degré.

Le Bonheur !

Des roses blanches dans la main,
Le bonheur se montre à ma porte ;
" Attends ! criai-je, que je sorte !
Je te rejoins sur le chemin... "

Hors du seuil me voilà sorti ;
Que vois-je, les dalles jonchées
De fleurs pâles et desséchées,
Et le bonheur était parti !

MAURICE FAUCON.

Avez-vous lu la " Mission providentielle du
Bienheureux Louis Marie Grignon de Mont-
fort " ?

De grands serviteurs de Jésus et de Marie
restent inconnus malgré leurs vertus éminen-
tes. Grignon de Montfort est l'un de ces inco-
nus.

M. F. H. Lavallée, ptre, de Sherbrooke, vient de rééditer le susdit ouvrage.

C'est une bonne œuvre dont la diffusion ne peut être qu'utile à tous les chrétiens.

Merci pour l'envoi d'un exemplaire.

Le voyageur de treize ans

J'ai voulu conserver à cette historiette l'allure et le ton du commis voyageur, un illustre Gaudissart, qui me l'a racontée. C'est lui qui parle. La scène se passe à Boulogne-sur-Mer.

C'était donc hier soir. Nous arrivions par le dernier train, vers minuit. Vous comprenez, on a hâte de gagner l'hôtel... et le dodo. Avec ça qu'il ventait frais du large. On se serait cru de l'autre côté de la Manche, en Angleterre, et par un trouillard de novembre.

“ Saprelotte, ils n'en finiront donc pas avec les énormes colis du confrère qui nous fait droguer dans l'omnibus ! ”

Il arrive enfin, il monte à son tour. Mais la nuit est si noire que mes yeux ensommeillés distinguent à peine notre nouveau compagnon. Je remarque cependant sa taille exigüe, je murmure entre deux bâillements :

“ Ah ça ! mais il est tout petit, le voyageur aux grandes caisses ! ”

Cinq minutes plus tard, nous débarquions sous le péristyle du *Lion d'Or*. Je m'empresse de demander ma bougie, mon numéro. J'y grimpe et referme aussitôt ma porte, mais non sans entendre en bas cette recommandation formulée par une voix douce comme celle d'une fillette :

“ Prenez bien garde à mes échantillons ! Vous pouvez les laisser ici. ”

Ici, c'était le vestibule. En m'assurant si ma fenêtre était bien close, je les entrevis : une montagne.

Le lendemain, descendant pour aller aux affaires, je constatai qu'ils n'y étaient plus.

“ Bigre, pensai-je à part moi, il est matinal, le jeune confrère ! ”

J'achevais de déjeuner lorsqu'il vint s'asseoir à la table d'hôte.

Ah ! le gentil petit homme ! Des traits fins, le regard intelligent, des façons distinguées. Dans toute sa personne, tirée à quatre épingles, quelque chose qui faisait que tout de suite on s'intéressait à lui.

“ Mais c'est un enfant ! dis-je à mi-voix. Quel peut être son âge ? ”

— Treize ans !..... ” me répondit en sourdine le garçon qui nous servait.

J'avais fini. Tout en prenant ma canne et mon chapeau, j'examinai de profil cette singulière variété d'adolescent.

Son aplomb, sa prestesse indiquaient un négociant consommé. Il avait l'appétit d'un collégien transporté du réfectoire au festin de Balthazar.

“ Il va bien ! dis-je à l'oreille du garçon, qui venait de lui servir une seconde côtelette.

— Ah ! monsieur, il travaille tant ! me répondit-il avec une admiration contenue. C'est pas pour dire, mais il n'y en a guère parmi vous, messieurs, qui y aillent d'aussi bon cœur ! ”

Je sortis. C'était l'heure du café. Mais j'aime la mer, et, voyant des nuages à l'horizon, je me décidai pour une promenade immédiate sur la grève. Plus tard, il ferait peut-être par trop mauvais temps.

Cela ne manqua pas. Une pluie battante me surprit ; un grain, comme disent les matelots.

Par bonheur, il y avait là, tout près, comme abri, la guérite des douaniers, sans le moindre gabelou dedans.

Je n'y étais pas depuis cinq minutes, qu'un second naufragé s'y précipita tout à coup :

“ Part à deux ! Il y a de la place pour deux, n'est-ce pas ? ”

— Pour un et demi ! répliquai-je en reconnaissant mon Gaudissart imberbe.

— Mettons trois quarts, dit-il gaiement. Hein ! com-

me ça tombe ! Plus dru que les commissions, pas vrai ?

— C'est donc positif que vous voyagez pour le commerce ?

— Très positif !

— Et que vous n'avez guère plus de treize ans ?

— Je ne les aurai qu'aux raisins !

— Alors il y a avec vous quelque parent ? le patron ?
Que diable à cet âge-là, vous n'opérez pas tout seul.

— Si fait, tout seul..... mais je suis le fils d'un voyageur.

— Ah ! ah ! un louveteau. Je dois connaître votre père..... Comment s'appelle-t-il ?

Pierre Morand !

— Pierre Morand ! Un de mes meilleurs amis ! Un si brave garçon ! Au fait, voilà longtemps que je ne l'ai rencontré. Est-ce qu'il serait ?..... ”

Je me tus, n'osant pas articuler le terrible mot.

L'enfant m'avait compris.

“ Non ! me répondit-il, mais il est bien malade !... ”

Une larme avait brillé dans ses yeux.

Je ne sais quelle fongue me passa dans le cœur... Je saisis ses deux mains, puis sa jolie tête et, le baisant au front, le tutoyant :

“ Tu es son fils ! Alors te voilà comme qui dirait le mien ! Ce pauvre Morand ! Raconte-moi tout de suite comment c'est arrivé ! Je veux tout savoir. ”

Et comme il me désignait la ville, c'est-à-dire le travail :

“ Bah ! lui dis-je, il est midi..... C'est l'heure où les clients prennent leur nourriture... Va toujours, mon p'tiot j'écoute. ”

La guérite avait un banc sur ses trois côtés. Nous nous assimes en face l'un de l'autre, et ce fut ainsi qu'il parla :

“ Vous n'ignorez pas que Pierre Morand a pour femme la meilleure de toutes... notre bien aimée mère... Pas de fortune ! rien que le travail pour soutenir leur famille. Elle est nombreuse. Nous sommes sept..... Je suis l'aîné.

• Que d'efforts ! Quel dévouement pour nous élever ! Vous avez vu mon père à l'œuvre.

“ Il représentait dix maisons à la fois, bûchant du matin jusqu’au soir en route, et, sitôt arrivé de la veille, repartant dès le lendemain. Ma mère ne se montrait pas moins laborieuse à la maison. Bien rares les jours heureux qui les réunissaient. Le ménage d’un commis voyageur est un peu comme celui des marins. On ne se retrouve que quand le navire rentre au port.

“ Cependant l’excès de travail ne tarda pas à produire chez mon père une grande fatigue. Les fièvres le prirent. Il lutta. Sa santé s’altérait, mais non pas son courage. Quand on le trouvait pâle, affaibli, Pierre Morand souriait. Ce sourire-là, je le revois souvent en rêve.

“ Un jour vint où ses forces trahirent sa volonté. Il s’obstinait à reprendre sa tournée. C’était au commencement de mes vacances.

“ — Emmène-moi, lui dis-je, et je t’aiderai. ” Il consentit, n’espérant de ma présence qu’un secours moral. Ah ! ce devait être mieux que cela.

“ Il faut vous dire que mon père et moi nous nous adorons. Je le contraignais à rester au lit le matin. Dors, père, j’irai prévenir les clients “ que tu viendras tantôt. ” Et tantôt j’étais là, manœuvrant les échantillons, tandis qu’il restait assis. Le soir, d’après ses conseils, je me perfectionnais dans l’orthographe, dans le calcul. Un pressentiment !

“ Je le vis un matin chanceler, tomber. C’était une attaque, une paralysie. Je cours au télégraphe, la mère arrive. On le ranime. Quelle angoisse dans son regard ! Je crois encore entendre ses premiers mots.

“ — Mes enfants !..... que deviendront mes pauvres enfants ? ”

J’eus une inspiration, je lui répondis :

“ — Aie pas peur ! je suis là ; Nous avons commencé tous les deux, seul je continuerai... Tu te rétabliras... Quand bien même, tu revis en moi... J’élèverai, j’adopterai mes pauvres frères et mes petites sœurs..... Le bon Dieu me bénira..... Aie confiance ! ”

“ Et cela fut ainsi. Les patrons m’acceptèrent, puis les clients. Il y en a qui m’appellent gamin, moutard. Mais qu’est-ce que ça fait, pourvu qu’ils me donnent des commissions... et que la mère soit contente !

“ Je leur dis au besoin :

“ Respectez le père de famille !

“ ”

Le fils de Pierre Morand n'en dit pas davantage. Je l'embrassais en pleurant, mais avec un sourire comparable au rayon qu'il filtrait à travers les dernières larmes du ciel.

Quand nous passâmes devant l'église en retournant aux affaires, ce vœu, cette prière, me vint aux lèvres :

“ Dieu, protège le petit voyageur de treize ans ! .. ”

CHARLES DESLYS.

L'amour-propre a l'art d'habiller tous les défauts avec décence : l'avarice, c'est de l'économie ; l'emportement, c'est de la vivacité ; la légèreté, c'est de la gaieté ; la susceptibilité, c'est une délicate sensibilité ; l'entêtement, c'est de la force de caractère ; l'insolence, c'est de la franchise ; la mollesse, c'est de la douceur ; l'indolence, c'est de la tranquillité.

L'aumône est une plus grande grâce que celle de ressusciter les morts ; car le don des miracles vous rendrait débiteur envers Dieu ; l'aumône, au contraire, fait que Dieu devient votre débiteur. (S. Jean C)

Le canard ni ne vole bien, ni ne nage bien, ni ne court bien, ni ne chante bien. Mieux vaut savoir une chose bien, que plusieurs mal.

SOUS LES VERROUX

Il y a un siècle qu'un gentilhomme savoyard, que nous désignerons sous le nom d'Amédée de Rollaz, habitait un château bâti sur l'un des rochers qui dominent le beau lac du Bourget.

Il vivait simplement au milieu des siens ; faisait le bien et possédait de vrais amis.

Il aurait pu passer en paix les temps malheureux de la Révolution entre sa femme et ses trois enfants, si le devoir n'avait parlé dans son cœur plus haut que l'intérêt de sa propre vie.

Né auq jours de la ruine de sa maison, orphelin à sept ans, il avait été élevé par une sœur de sa mère. Elle l'avait marié et doté, ne se réservant que quelques milliers de francs qui devaient payer son entrée au couvent des Carmélites de Saint-Denis.

Quand monsieur de Rollaz apprit les profanations commises dans les sépultures royales, la violation des couvents, le massacre des prêtres, il trembla pour sa seconde mère. Il savait qu'elle avait échappé à la mort grâce au dévouement de la sœur d'une des tourières du Carmel qui l'avait reçue chez elle, mais chaque jour, chaque nuit cachaient des pièges, des dangers de mort pour sa chère recluse.

N'ayant plus un instant de repos, il partit pour Paris et trouva facilement la maison qu'on lui avait indiquée.

Sa tante n'y était plus. Elle avait été emmenée par des amis du couvent dans un asile qui présentait, mieux que le premier, des garanties de sécurité.

Il était trop tard pour aller à sa recherche. M. de Rollaz crut prudent d'accepter pour la nuit la modeste chambre que sa tante avait habitée.

Malheureusement, l'arrivée du gentilhomme avait été signalée au tribunal révolutionnaire. Il fut saisi brutalement pendant son sommeil et jeté dans un de ces cachots d'où on ne sortait que pour aller à l'échafaud.

Amédée de Rollaz, comme tous les enfants de la Savoie était dévot à Notre-Dame de l'Aumône. Il aimait la chapelle vénérable, la statue miraculeuse si chère aux habitants de Rumilly-Albanais. Il avait foi en son pouvoir qu'il avait entendu proclamer depuis son enfance. Dans son malheur, il tourna son cœur vers elle et lui fit la promesse de lui rendre un hommage spécial, chaque jour, si elle daignait étendre sur lui et sur sa famille son bras bienfaisant.

Un soir qu'il renouvelait son pieux engagement, un coup frappé contre le mur de sa prison le fit tressaillir.

Il avait donc un compagnon d'infortune. Sous l'empire de ce sentiment d'égoïsme, naturel à l'homme, il fut tenté de s'en réjouir.

La solitude pesait presque autant que la captivité au gentilhomme habitué aux courses à cheval, au grand air du matin, aux exercices de la chasse ; on ne pourrait lui en vouloir de son inconscient égoïsme.

Tout agité par sa découverte, il se mit à parcourir sa prison qui ne lui offrait pas un grand cadre d'exercice : elle mesurait à peine trois mètres carrés.

Quand il eut détendu ses nerfs, il s'arrêta devant le mur, à l'endroit où le bruit révélateur s'était produit. Il le palpa, le sonda minutieusement et sentit sous sa main les pierres remuer, les feuilles de plâtre et de chaux se gonfler, prêtes à céder à une énergique pression.

Le geôlier allait faire sa tournée avant la nuit. Il fallait attendre pour renouveler l'expérience. Amédée de Rollaz reprit sa place sur la paille qui lui servait de lit et songea.

Dans quelques instants il allait prononcer devant ce mur qui cachait un mystère les mots fatidiques ; " Césaire, ouvre-toi. " Ce ne serait pas un tas d'or et de diamants qui s'offrirait à ses yeux éblouis, comme dans les contes orientaux, mais le plus grand bien de la terre : la liberté.

Quand il fut rassasié de beaux rêves, il s'attendrit sur le sort de ce condamné, comme lui, sans doute, époux et père.

" Si je pouvais le voir, lui parler, se disait-il, je lui rendrais quelques services ; je le consolerais. "

Le charitable gentilhomme oubliait son impuissance et ne résista plus au besoin d'entrer en communication avec son voisin. Mais il eut beau frapper doucement, puis plus fort, et enfin d'une main impatiente, personne ne répondit à son appel.

" Est-ce que j'aurais rêvé ? " se demanda-t-il avec ardoise. " Est-ce que mon cerveau faiblirait ? O Notre-Dame de l'Aumône, prenez pitié des prisonniers ! "

La nuit tombe brusquement dans ces prisons souterraines ; une nuit humide aux émanations fétides, où grouillent, dans un pêle mêle hideux, les insectes des

ténèbres et les rats contre lesquels on est obligé de se défendre.

M. de Rollaz leva les yeux vers l'étroite ouverture qui laissait pénétrer un faible rayon de clarté et sa pensée s'envola vers son pays.

Les beaux arbres de son parc recevaient encore la lumière du ciel. Les oiseaux donnaient encore leur dernier salut au soleil qui rougissait les crêtes du Colombier, du Granier, du Kérard couronnées de leur auréole neigeuse. Le lac du Bourget se plissait de petites vagues vertes et bleues qui balançaient gracieusement les hautes herbes flexibles qui ombrent ses bords.

“ Que font-ils, en ce moment, les êtres chéris dont je suis pour toujours séparé ? ” pensait-il “ M'attendent-ils encore ou portent-ils déjà mon deuil ? ”

Le grincement des verroux arracha le gentilhomme à ses souvenirs. Il redressa sa haute taille et montra au geôlier un visage calme et fier.

L'homme des prisons entra courbé en deux. Il remplit la cruche d'eau fraîche, déposa à terre une double ration de pain et, contre son habitude, il regarda en face le prisonnier.

Si M. de Rollaz n'eût point détourné la tête, il aurait vu sur cette face rougeaud à la barbe inculte, un signe de sensibilité !

Le geôlier prit sa lanterne qu'il avait déposée à terre en entrant, fit le tour du cachot, promena la lumière le long du mur et s'arrêta précisément à l'endroit qui avait subi un assaut. Il frappa la muraille, comme s'il voulait en éprouver la solidité et, après avoir considéré en tous sens les pierres disjointes et mises à nu, il sortit.

Amédée de Rollaz était tout tremblant sous son apparente insensibilité.

“ Si mon voisin a entendu ce bruit, se disait-il, nous sommes perdus. Il va croire à un appel de ma part, il y répondra et le geôlier qui rôde autour de nous reviendra pour nous séparer.

Son angoisse dura un quart d'heure qui lui parut d'une insupportable longueur.

Le pas lourd et traînant du geôlier se perdait dans le lointain des corridors sombres. Rien n'avait donné signe

de vie de l'autre côté du mur.

Il se baissa devant la muraille qui répandait une odeur de moisissure et suait une eau fétide, et saisissant à deux mains, l'une des plus grosses pierres, déjà ébranlée, il fit de violents efforts pour l'attirer à lui. Elle remuait ; ses doigts déchirés la tachaient de sang, mais elle ne céda pas.

Le prisonnier s'irrita contre cette pierre récalcitrante et s'exalta dans son désir de triompher de sa tenacité. Après avoir réfléchi un instant au moyen qu'il pourrait employer, il saisit sa cruche, but une gorgée d'eau et la brisa contre la terre.

Accroupi sur le sol, il choisit les débris qui pouvaient lui servir. L'anse présentait un bec aigu. Le fond de la cruche une sorte de palet. Armé de ces instruments fragiles, raidissant ses doigts, il parvint à arracher la pierre qui avait présenté une sérieuse résistance. Elle tomba et une épaisse et âcre poussière enveloppa le travailleur, sans interrompre sa besogne.

Il enfouça son bras dans le trou, très profond qui s'était ouvert et chercha à l'agrandir.

Après une vigoureuse poussée, un craquement se fit entendre dans l'épaisseur du mur et les pierres disparurent avec un bruit mat comme l'appâtissement d'un corps sur la terre.

L'air du cachot voisin arrivait par courants humides qui glaçaient le visage du prisonnier. Il arrondit ses deux mains de chaque côté de sa bouche, et, à mi-voix, il appela son compagnon de captivité :

— Réveillez-vous. Ne craignez rien. Le malheur rend frères.

Il prêta l'oreille et ne recueillit qu'un bruit léger qui pouvait être produit par la fuite d'un rat interrompu dans son repas nocturne.

Il réitéra son invitation en termes presque suppliants et se retira découragé.

M. de Rollaz était, comme nous l'avons dit, un gentilhomme chrétien. Il reprit bien vite la sérénité de son âme, et soumettant tous ses désirs au bon plaisir de Dieu, il fit sa prière, invoqua Notre Dame de l'Aumône et s'endormit paisiblement.

Quand il s'éveilla, le jour n'avait pas encore pénétré dans sa prison, mais une lueur blanche annonçait qu'il éclairait déjà la campagne. Il eut la curiosité de se rendre compte de son travail de la nuit, et se baissant devant le mur ouvert, il passa la tête entre les pierres.

Comme si l'on eût tiré un rideau, un jet de lumière blonde frappa ses yeux et un front couronné de cheveux noirs se montra de l'autre côté de l'ouverture.

Amédée de Rollaz, surpris par cette apparition, se retira vivement. La petite figure en fit autant.

— Vous pouvez vous vanter de m'avoir fait une terrible frayeur, dit une voix enfantine.

Une enfant, frêle et gentille, de ses deux grands yeux noirs regardait le prisonnier qui n'osait faire un mouvement dans la crainte de voir disparaître la gracieuse vision.

Elle parut satisfaite de son examen.

— Vous ressemblez un peu à mon père, reprit-elle à voix basse ; vous avez l'air bon et je n'ai plus peur de vous. Mais hier, quand vous avez démoli ce mur à grands coups, j'aurais préféré être rongée par les rats que de vous répondre. Je craignais tant de voir paraître une de ces affreuses figures...

Elle se cacha la tête dans ses mains et un frisson fit trembler ses épaules. Une scène terrible se représentait à sa mémoire.

Le gentilhomme avait retrouvé son sangfroid. Il salua la petite prisonnière avec une parfaite courtoisie.

— Tâchez de vous asseoir commodément, mademoiselle, lui dit-il, car notre entretien sera long.

L'enfant, sans embarras, s'installa sur une pierre, arrangea autour d'elle les plis de sa robe usée et croisa ses bras maigres sur sa poitrine.

— Comment vous nommez-vous ?

— Jeanne de Malfeuille. Êt vous, monsieur ?

— Joseph-Louis-Amédée de Rollaz. Vous devez avoir dix ans.

— Je ne les aurai que le 2 février, jour de la fête de Marie, la patronne de maman.

— Pourquoi êtes-vous seule ici ? Où sont vos parents ? Ne me cachez rien, mon enfant ?

Les yeux de Jeanne se voilèrent de larmes et sa voix trembla en faisant son triste récit :

— Nous habitons un vieux château-fort près de Montméliar. Ce n'est pas gai. Mais j'aime tant papa et maman que je ne m'ennuie jamais auprès d'eux. Nous allons à Chambéry, dans notre maison, pendant les jours de grands froids. Connaissez-vous la fontaine des Éléphants ?

— Ou, mon enfant. J'ai habité Charabéry.

— Que je suis sotte ! Est-ce que tous les Savoyards ne connaissent pas Chambéry ? Au printemps, nous demeurons chez tante Ursule, à Saint-Germain, pendant deux mois. Elle a une fille bien plus grande que moi, qui s'appelle Marie-Thérèse, et je l'aime beaucoup. Un soir, on a frappé de grands coups à la porte du château et de vilains hommes qui avaient des fusils à la main nous ont tous emmenés dans une mauvaise voiture, malgré tout ce qu'on a pu leur dire. Oh ! c'était affreux ! Papa et maman ont été enfermés avec moi dans cette chambre froide. Je ne sais ce que sont devenues tante Ursule et Marie-Thérèse.

Floréal, la fille du géôlier, m'a dit qu'il y avait deux mois hier que je suis arrivée ici, portée par mon père qui me cachait la tête sur son épaule, et qu'elle m'avait aimée tout de suite.

— Comment passez-vous vos tristes journées dans ce réduit ?

— Maman faisait pendant longtemps de belles prières à haute voix, Elle se mettait à genoux à cette place, voyez : là où j'ai mis un petit pot où fleurit une giroflée jaune. Elle sent bon. C'est Flora qui l'a arrachée du mur de la cour et me l'a apportée en cachette.

— Et votre père, que faisait-il dans ce triste lieu ?

— Papa lisait dans un beau livre qui s'appelle : l'Imitation. Il est tout petit. Maman le porte toujours avec elle. Papa me racontait aussi de belles histoires où un roi bien bon était tué par ses sujets très méchants. Il disait qu'il fallait prier pour les ennemis du roi et pour les nôtres. Un matin, nous avons entendu beaucoup de pas dans le corridor. On a appelé papa dehors, puis

maman. Ils m'ont embrassée. Ils pleuraient et je pleurais aussi. J'avais passé mes bras autour de leurs cous, je les tenais bien fort et ne voulais pas les laisser partir. Maman étouffait mes cris en me serrant sur sa poitrine et me disait à l'oreille qu'il fallait rester dans la chambre triste, sans pleurer, parce que l'on allait les interroger, et qu'ils reviendraient bientôt. Ils ne sont pas encore revenus.

Elle éclata en sanglots.

— Encore une orpheline, pensa le gentilhomme, revenue par cette douleur. Après, mon enfant ? Que s'est-il passé dans leur départ ? Soulagez votre cœur. Je suis un ami que la Providence vous envoie. J'ai connu votre père ; nous avons servi le roi ensemble.

— Oh ! quel bonheur ! s'écria Jeanne, en tendant ses deux mains à son nouvel ami. Je ne serai plus jamais seule. Floréal vient me tenir compagnie tous les jours, mais seulement deux heures. Elle m'apporte des fruits et du pain, tout ce qu'elle a de meilleur. Elle a douze ans et n'est pas si grande que moi. La geôlière vient aussi tous les jours. Flora est malade d'être enfermée dans cette maison où l'on voit et entend, dit-elle, de si tristes choses ! Je lui ai promis qu'elle viendrait demeurer avec moi. Papa et maman ne me le refuseront pas. Elle m'a dit ce matin que son père était absent pour deux jours et que j'allais sortir de cette chambre où il y a des rats si gros ! cela fait peur, la nuit, quand on les sent courir sur son visage et sur ses mains. Il y a aussi des araignées si noires !

Les traits d'Amédée de Rollaz exprimaient une tendre compassion. Il aimait déjà cette enfant qui commençait la vie par un deuil, le plus cruel de tous, et sans le savoir, vivait côte à côte avec la mort.

— Vous comptez partir cette nuit ? et où irez-vous ? lui demanda-t-il.

— Je sortirai d'ici ce soir. Je dormirai dans le lit de Floréal. Elle me prêtera une de ses robes et son oncle me conduira chez lui à Nanterre, en attendant que mes parents viennent me chercher.

— Que ne puis-je, pauvre enfant, t'emmener dans ma maison, dans ma famille !

Jeanne ne répondit pas. Ses yeux étaient baissés ; un travail difficile s'accomplissait dans son cerveau. Sans doute Dieu lui vint en aide, car elle poussa un cri joyeux, se mit à genoux devant l'ouverture du mur et y introduisant sa tête, elle dit à voix basse :

— Monsieur de Rollaz, j'ai trouvé ce que je dois faire pour vous sauver. Vous comprenez que je ne veux pas vous laisser tout seul ici. Que dirait mon cher papa ? Vous allez arracher encore quelques pierres à ce vilain mur qui nous sépare, et quand Floréal et sa mère viendront me chercher, vous serez là près de moi, et nous partirons ensemble. Vous verrez comme je saurai leur parler.

— Ah ! Notre-Dame de l'Aumône, s'écria le gentilhomme, c'est ton bras qui travaillait ici pour moi ! Mon enfant, je te bénis pour tes parents. Tu trouveras bientôt la famille qui doit t'aimer et te bénir toute la vie.

Une heure plus tard, la brèche faite au mur de la prison livra passage au prisonnier. Assis auprès de sa petite amie, moitié causant, moitié priant, la journée s'écoula et il attendit patiemment l'heure qui devait décider de son sort.

Des pas légers se rapprochèrent. Floréal entra et : jeta au coup de Jeanne avec une explosion de joie. Elle ne vit pas le compagnon de l'orpheline ; mais la geôlière qui arrivait presque en même temps, jeta sur lui un regard courroucé.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demanda-t-elle à l'enfant. Un prisonnier chez vous ? Un mur troué ? Que dirait l'inspecteur s'il nous tombait sur le dos avant le retour de mon mari ? Nous serions jetés sur le pavé, victimes de notre bon cœur.

Jeanne lui prit les mains d'une façon câline qui devait être irrésistible.

— Ne vous fâchez pas, dit-elle ; à ma place, vous auriez agi comme moi. Le prisonnier est un ami de mon père. Nous avons arraché ces pierres pour nous réunir, et je ne sortirai de là qu'avec lui. Grâce à votre complaisance, nous serons heureux. Vous le serez aussi, Mes parents vous donneront beaucoup d'argent et Floréal pourra vivre au grand air, dans nos belles campagnes.

au lieu de respirer l'air humide de cette triste prison.

C'était le rêve de la fille du geôlier qui s'étolait dans la lugubre maison. Elle battit des mains et regarda sa mère d'un air suppliant.

La Révolution qui avait terrorisé la France touchait à sa fin. On sentait que ce colosse d'argile, pétri dans le sang, allait bientôt tomber dans la boue, entraînant avec lui ses adorateurs.

Le geôlier et sa femme se rendaient compte de la situation critique d'un gouvernement qui n'avait pour point d'appui que le caprice de ses chefs sanguinaires. Souvent ils s'étaient demandés ce qu'ils feraient quand les prisons seraient ouvertes.

“ On ne croira pas que la misère nous a poussés dans cette geôle, et personne ne voudra nous faire travailler. Que deviendra alors notre enfant ? ”

Moitié par pitié, moitié par calcul, ils avaient favorisé le penchant de leur fille pour la noble orpheline, dans l'espoir que Jeanne de Malfeuille sauvée par eux, les sauverait un jour.

La geôlière consentit à la double évasion, qui lui paraissait cependant très compromettante.

— Vous êtes une dangereuse prisonnière, dit elle à l'enfant qui lui serrait les mains. J'ai hâte de vous voir partir. Floréal va vous apporter sa meilleure robe. Je prêterai au citoyen les habits de mon frère qui se chargera de vous procurer un sauf-conduit.

— Vous serez bien récompensés de votre bonne action, lui dit le gentilhomme dont la voix tremblait d'émotion.

La geôlière fit un geste qui signifiait : “ Nous verrons.”

Ni le gentilhomme, ni l'orpheline ne devaient mentir à leurs promesses.

La nuit, les portes de la prison s'ouvrirent, et quelques semaines après, Jeanne de Malfeuille entra au bras d'Amédée de Rollaz dans le château du Bourget où elle passa sa vie comme un ange consolateur, au milieu de sa famille adoptive qu'elle ne voulut jamais quitter.

M. de Rollaz, protégé si visiblement par Notre-Dame de l'Aumône, lui rendit toute sa vie un culte de reconnaissance.

N. BLANCHET.